

Coup de coeur
Papa est en voyage d'affaires
Alberto Express

François Beauregard

Volume 10, numéro 3, avril-mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauregard, F. (1991). Compte rendu de [Coup de coeur : papa est en voyage d'affaires / *Alberto Express*]. *Ciné-Bulles*, 10(3), 10–11.

Alberto Express

35 mm / coul. / 90 min /
1990 / fic. / France

Réal. : Arthur Joffé

Scén. : Arthur Joffé et Jean-Louis Benoît (avec la collaboration de Christian Billette)

Image : Philippe Welt

Son : Jean-Paul Muguel

Mus. : Angélique et Jean-Claude Nachon

Mont. : Marie Castro-Brechignac

Prod. : A.F.C. et Ciné Cinq

Dist. : Malofilm Distribution

Int. : Sergio Castellito, Nino Manfredi, Marie Trintignant, Marco Messeri, Thomas Langmann, Michel Aumont, Jeanne Moreau

Papa est en voyage d'affaires

par François Beauregard

Après **Harem**, un premier long métrage ambitieux mais pas toujours convaincant, Arthur Joffé accouche, avec **Alberto Express**, d'un film personnel et charmant. Il a écrit la nouvelle qui inspira son film alors que sa femme portait leur premier enfant. Ce train de pensées, véritable déraillement de l'esprit, c'est au « rail d'images » (comme Joffé se plaît à nommer le cinéma) que l'auteur le livre.

Alberto (Sergio Castellito, magnifique d'intensité), un Italien de 30 ans vivant à Paris, est hanté par l'excroissance cronenberguienne qui afflige sa femme enceinte. Sur le point d'être papa, Alberto se rappelle la promesse que son père (Nino Manfredi) lui a arrachée 15 ans plus tôt, à Rome. Alors jeune adolescent, Alberto était monté au grenier pour retrouver son père avant de quitter le nid familial. Ce dernier lui avait raconté une nébuleuse histoire de coutume familiale et de dette. Puis, factures à l'appui, son père avait comptabilisé tout ce qu'il lui en avait coûté pour faire du jeune Alberto un homme. La machine à calculer, diabolique train d'engrenages, déroulait un interminable ruban incriminant : total...

30,250,000 livres. Suit le coup de grâce : selon la coutume familiale, Alberto devra avoir épongé sa dette avant d'être père à son tour. Enfreindre cette tradition l'exposerait aux pires malheurs.

Au moment où il va devenir père, la dette d'Alberto n'est pas réglée. Pris de panique, il abandonne femme et enfant pour sauter à bord du train Paris-Rome avec l'idée fixe de trouver l'argent avant d'arriver à destination. Une course contre la montre vient de commencer et le périple d'Alberto conserve son rythme effréné jusqu'à la fin. Alberto entrevoit finalement le bout du tunnel grâce à un simple billet d'entrée de cinéma. Réalisant qu'on ne pourra jamais effacer pareille dette d'amour, il s'apprête néanmoins à transmettre la dette originelle à son fils.

Rebaptisé du nom du héros, l'express Palatino devient une véritable *time capsule* lancée entre le rêve et la réalité. Avec ses rituels d'adieux et de retrouvailles, le train est le moyen de transport rêvé pour ce voyage intérieur. À l'étroit dans cet univers de cloisons mobiles et de passages à soufflet, Alberto erre d'un wagon à l'autre au rythme même de son esprit tourmenté. Par une mise en scène intelligente et pleine d'invention, le réalisateur exploite l'environnement du train (compartiments, couloirs, trappe à ciel ouvert) pour exprimer les divers états d'âme d'Alberto. Tantôt anxieux, tantôt impatient de gagner Rome, il se réfugie au wagon de queue (plongeant au plus profond de lui-même), ou encore prend d'assaut la locomotive pour forcer son allure. Mais Alberto « conducteur » de l'Alberto Express, n'est en fait que simple passager clandestin sur le Palatino. Impossible de changer de cap. Impossible de faire marche arrière. Le convoi suit inéluctablement la voie tracée.

Sergio Castellito dans *Alberto Express*



Coup de coeur : Alberto Express

Musée sur roues, l'Alberto Express regorge de personnages sibyllins échappés des abysses d'un esprit angoissé. C'est d'ailleurs à un de ces personnages, l'Endetté (Michel Aumont), aussi énigmatique que l'Allumeur de réverbères du **Petit Prince**, que l'on doit une des perles que renferment les dialogues du film. Revendiquant le titre de « l'homme le plus endetté de la terre », il lâche le savoureux « Je dois, donc je suis. » Allégories vivantes, ces voyageurs viennent guider Alberto dans sa quête expiatoire. Une odyssée qui suit la logique du rêve. Une suite d'associations qui rappelle la ballade enfantine **Trois petits chats** (trois petits chats-chapeau de paille-paillaison-somnambule), ou encore la chanson **le Cauchemar** de Jean-Pierre Ferland. Un coq-à-l'âne menant de l'enfance à la mort, en passant par les amours.

Cycle d'images naissantes et mourantes, les possibilités elliptiques du cinéma sont exploitées à fond pour donner vie à cet épique rituel initiatique par lequel le héros fait ses adieux à sa vie insouciante de garçon et accède à la paternité. C'est à l'intérieur de cette rencontre de l'espace et du temps qu'est le cinéma, qu'Alberto prend pleinement conscience de son existence (le miroir de Lacan) et de sa finitude. Seul le mariage de la photographie et du mouvement pouvait exprimer avec autant de résonance l'impression d'enfermement que provoque le poids d'un destin connu mais impénétrable, et l'irrésistible envie de fuite/rencontre qui en résulte.

Imitant le cheminement d'Alberto, Joffé semble vouloir exorciser quelques démons en remettant en question un certain héritage du septième art et de son père cinéaste... Histoire de faire peau neuve après

l'échec critique de son premier long métrage. « Si **Alberto Express** est un film d'adieu à un âge de la vie, déclare le réalisateur dans une entrevue accordée à **Starfix** (septembre 1990, numéro 87, page 42), il l'est d'une certaine façon à une forme de cinéma. » On retrouve donc dans ce film une foule de subtils clin d'oeil cinématographiques : Alberto adolescent quittant le foyer familial, aussi paumé que Charlot (Juif comme Joffé, vagabond comme Alberto) ; l'horreur de Cronenberg ; l'exploit indianajonesque ; les personnages caricaturaux dignes des univers de la bande dessinée et des aventures de l'agent 007 ; un sosie de l'Homme-éléphant ; une moue à la Bogart ; un tunnel de couleurs sorti de **2001 Odyssée de l'espace** (ajoutons une scène inédite où la femme d'Alberto devait apparaître en cosmonaute) ; une baronne excentrique (Jeanne Moreau) qui désire se faire inhumer à Cinécittà ; Alberto (Joffé ? Fellini ?), mégaphone en main, dirige les voyageurs/figurants ; et, bien sûr, Scipion l'Africain.

C'est avec un onirisme poétique tenant de Fellini que Joffé campe une atmosphère cauchemardesque digne de Kafka. Cependant, pour le réalisateur, il n'a jamais été question de faire autre chose qu'une comédie ; caméra fiévreuse, cadrages serrés et montage rapide viennent soutenir l'état de tension et le sentiment d'urgence. Pas de « steadicam », de « panaglisse », et autres stabilisateurs d'image du même acabit, mais plutôt une caméra à l'épaule. Joffé tourne le dos aux effets spéciaux stériles des Rambo et autres Robocop, et renoue avec la magie des tours de Méliès. Retour à l'âge de la mécanique, des câbles, des bras et de la sueur. Et à une certaine forme de poésie teintée d'humour **Alberto Express** est un film qui bat avec la pulsion du sang martelant les tempes. ■

« [...] nous avons tous la sensation d'être débiteur de quelqu'un. De nos géniteurs. Ne serait-ce que par le simple fait de respirer. On ne doit pas forcément de l'argent. Cela peut être de l'amour. Mais on doit toujours. »

(Arthur Joffé, « Arthur Joffé : le bout du tunnel », **Starfix**, septembre 1990, numéro 87, page 40)



Alberto Express